

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE	
Un An	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	
Un An	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

LA LESSIVE DES DÉPOTÉS

Ça pue, nom de dieu!

Acquittement d'un Watrineur Marseillais



Mort aux Voleurs!

Sacré mille bombes, le père Peinard est dans la jubilation!

Oui, foutre! Depuis une dizaine, je me gondole comme une petite baleine.

Ça me donne soif! Aussi, dans mon contentement je sirote une chopote de piccolo de plus que de coutume.

Et ça coule bien, cré pétard!

D'ailleurs, quoi donc qui ne coule pas, par le temps qui court?

Tout coule, mille tonnerres!

Le piccolo coule me réchauffer les boyaux;

Tandis que l'honneur des dépotés et de tous les marloupiers de la haute coule à l'égout.

C'est bath aux pommes et rupins-koff!

Y a pas, aujourd'hui faudrait être bougrement loufoque pour ne pas voir le fond du sac : le canal de Panama n'a été qu'une frime. Il a servi d'appât pour faire abouler de la braise; si on ne l'eut pas eu, on aurait inventé autre chose.

Ça rappliquait bien, nom de dieu! Lesseps n'avait qu'à lever le petit doigt et les millions tombaient!... C'était un vrai déluge.

Par précaution, on a dispensé cette bonne galette du voyage à Panama : c'est si loin, et l'Océan n'étant pas de

ces plus commodes, elle aurait pu faire naufrage.

Pour éviter pareil malheur, sur place, illico et subito, nos illustres politicards de la troisième Publique ont étouffé les millions avec un galbe tout particulier.

Et il s'est trouvé qu'au lieu de creuser le canal de Panama, les crapulards ont curé leur propre fosse.

« Mais aussi, pourquoi avoir été si voraces? » que va ruminer une niguedouille.

Té, parce qu'ils sont comme Louis XV, le roi pourri, qui, voulant jouir tout son soûl, et sentant la Révolution mijoter sous son trône, avait pris pour maxime : « Après moi, le déluge! »

En fait de déluge, c'est un sacré nettoyage qui est venu...

Actuellement, la situation est kif-

kif bourriquot. Les politicards ont flairé ça, — et ils ont voulu profiter de leurs restes.

Ils ont bien joui, bien nocé, bien gueuletonné! Tant mieux pour eux! Car, si le hasard voulait que dans le grand chambard qui se prépare, il leur faille perdre le goût du pain; — à ce moment, le souvenir des vieilles bombances leur servira de consolation.

« Mort aux voleurs! »

C'était l'inscription que les quarante-huitards foutaient sur les murs. Si on l'appliquait à nos bouffe-galette, il n'en resterait pas épais!

Cré pétard, si un zigou d'attaque s'menait à l'Aquarium, une trique au bout du bras; gueulant en pleine salle: « Mort aux voleurs! » quel décanillage, mes amis! Toute l'eugénice se fuiterait au triple galop.

Pas un dépoté ne resterait collé à son fauteuil;

Car, pas un, ne se sentirait la conscience tranquille.

Et oui, c'est comme je vous le dis, nom de dieu! Ils sont tous complices.

Ou bien, si dans le tas, y en a quelques-uns qui n'aient pas les pattes graisseuses, — y en a pas épais. A ceux-là, on pourrait leur faire une marque dans le dos et les conserver comme phénomènes.

Un dépoté honnête, c'est chose rare!

Foutus en bocal, et trimballés dans les foires, les types auraient plus de succès qu'un veau à deux têtes, ou que la femme torpille.

Oui, nom de dieu, les purs sont rares! Presque aussi rares que les merles blancs.

Et si on voulait fouinasser, il se pourrait qu'on trouve que les plus braillards ne sont pas les plus honnêtes.

C'est comme les réacs, faut pas qu'ils nous en content. Ils font la fine bouche et disent raca aux opportunistes et aux radicaux; qu'ils taisent leurs gueules, ils sont aussi pourris que les autres. Comme les autres ils ont trempé un doigt dans la sauce!

Et y a pas qu'eux: les boulangers sont logés à même enseigne! Ils braillent après Arton, mais foutre, Arton était leur copain, il marchait avec la Boulange; ils vadrouillaient en chœur. A qui fera-t-on avaler que quand il aboulait en rechignant 300 mille balles à Floquet pour l'élection du Nord, il ne compensait pas ses bons amis les boulangistes avec quelques billets de mille?

J'en dirai autant du demi-quarte-

ron des bouffe-galette sociaux; ils ont eu la patte graissée eux aussi, et s'ils n'ont pas touché la forte somme, c'est pas l'envie qui leur en a manqué.

Or donc, la conclusion est facile à tirer: de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, en passant par le président, sans oublier les ministres..., tous ont palpé!

Je le répète, nom d'un foutre: si un gas à poil tombait, une trique à la main, au milieu de cette racaille, gueulant à pleins poumons le fameux: « Mort aux voleurs! » pas un bouffe-galette ne resterait en place.

A moins que la peur ne coupe les jambes à quelques-uns!

On voit maintenant pourquoi ces chameaux étaient si pressés de voter la loi contre la presse.

Ils sentaient venir les révélations: ils auraient bien voulu museler les braillards et pouvoir gentiment les poursuivre pour calomnies et diffamation.

Le Loup-bête surtout était enragé: il voulait qu'on bâcle sa loi avant de discuter le Panama.

Sa malice était cousue de fil blanc! N'importe, son pauvre ministère a cassé sa pipe. Oh, je ne prendrai pas la peine d'engueuler ces jean-fesse, maintenant que les voilà à cul, — ça serait noircir du papier mal à propos.

Revenons donc à la sacrée enquête que les dépotés ont l'air de vouloir faire:

Remuera-t-on cette pourriture?

Aura-t-on le fin mot de tous les tripotages?

Saura-t-on ce qu'est devenu le grand caissier des bouffe-galette, le baron Reinach, — s'il est mort ou vivant?

Saura-t-on combien à touché Floquet?... Combien a palpé Henry Maret?... Et tant d'autres!

Ah ouat! On ne saura rien du tout. De cette garce d'enquête il ne sortira que du vent. Et comment en serait-il autrement: c'est les dépotés qui s'enquêtent eux-mêmes!

La roublardise de ces jean-foutre va consister à faire trainailler les choses; puis à bâcler l'enquête avec le moins d'éclaboussures pour chacun, — afin que l'an prochain, aux élections, ils puissent aguicher le populo avec un boniment sur leur honnêteté.

Reste à savoir si le populo voudra se laisser monter le job à perpète?

Y a une chose bougrement cer-

taine; que l'enquête sur le Pamama tourne comme les bouffe-galette voutront, — on est fixé sur leur compte!

Les salopiaux auront beau nous seriner leurs belles phrases, on se souvient trop qu'il y a quelques années tous ces birbes allaient le cul nu et étaient maigres comme un cent de clous.

Les voici gras et rupins.

Où ont-ils pêché leur galette?

Ah, nom de dieu, y a pas à chercher bien loin: les salauds nous ont fait les poches!



L'EXTIRPATION DES CABOTS

Au lieu d'arquepincer les voleurs de l'Aquarium, les sergots font la chasse aux cabots.

C'est en vue de cette sacrée besogne que tout dernièrement on a augmenté leur nombre. Pardiennement, on n'a pas donné les vraies raisons: on nous a fait gobber que les rues de Paris sont dangereuses à traverser, — conséquemment qu'il fallait les garnir de flics..., ce qui augmente le danger, nom de dieu!

Crédieu, si on débarassait les trottoirs de toute la vermine de la haute, banquiers, gouvernants et juges, le populo pourrait flânocher dans les rues, sans qu'il y ait de pet.

Hélas, nous n'en sommes pas là, aussi les flicards emmerdent leur monde d'une sale façon.

Comme leur costume les fait reconnaître, voici qu'on se met à les frusquer en civetots, pour qu'ils puissent plus facilement voler les chiens.

Le truc ne prend guère, nom dieu! On peut les habiller en ostrogoths ou en papes, ils ont toujours une putain de dégainé qui les dénonce.

Autre chose, comme il n'était pas rare qu'un chouette lieu se trouvât juste à pic pour couper la ficelle et délivrer le cabot, on a foutu des cordes en fil de fer aux charognards. De la sorte, y a pas mèche de délivrer leur victime.

C'est surtout à Montmartre qu'on pourchasse les chiens avec rage.

Ainsi, mardi matin, deux grands escogriffes, qui marquaient bougrement mal, rafflaient la rue Germain-Pilon, suivis de trois sergots. En un rien de temps ils ont barbotté cinq cabots. Entre autres un gros, qui s'était laissé faire comme un mouton.

Par exemple, ils ont chauffé un gringallet qui, moins bête qu'un homme s'est rebiffé carrément: un roussin l'agriche par la queue, le cabot se retourne et lui attrape le gras du pouce; s'il ne lui a pas enlevé le morceau c'est tout juste, nom de dieu! Ça pissait dur.

Turellement, le populo s'est assemblé et a agonisé de sottises cette bande de vaches.

Une bonne bougresse a eu une réflexion rupinskoff : « Què malheur que ce pauvre petit cabot ne soit pas enragé ! On aurait conduit le sergot chez Pasteur qui, en quinze jours, l'aurait occis... Ça en aurait fait un de moins !... »



Chouettes effets !

Nom de dieu, j'en suis comme une tomate !

Et y a de quoi, foutre !

Songez donc, il m'arrive d'Aix-en-Provence des tuyaux mirobolants :

C'est d'abord l'acquittance du copain Sébastien Faure.

Un anarcho acquitté par la cour d'assises, mille polochons, voilà qui m'en bouche un coin ! C'est à se demander si les potirons de là-bas sont de même graine que ceux de par chez nous. Le soleil les a peut-être roussis un tantinet ?...

Peut-être aussi, à voir la gouvernance devenir vache comme trois chameaux à l'égard des anarchos, et fabriquer des lois tout exprès pour eux, les jurés, tout bourgeois qu'ils sont, commencent-ils à refouler sur la sale besogne qu'on leur z'y fait faire ?...

Autre chose, peut-être : la dynamitade de la rue des Bons-Enfants pourrait bien s'être entendue de là-bas, et leur avoir foutu la puce à l'oreille ?...

Toujours est-il, nom de dieu, que le résultat est rupinskoff !

Faure était poursuivi pour avoir, dans une réunion tenue à Aubagne, provoqué des troubades à la désobéissance. Le rigolo de l'histoire c'est qu'il eut été bougrement difficile de dégouter un pioupiou à cette réunion, — y en avait pas la queue d'un ! Pour lors, chacun va supposer que la provocation est tombée à cul.

En effet, de même que pour faire un civet il faut un lièvre... ou un chat, — de même pour provoquer des troubades, faut en avoir à portée d'oreille.

Ah ouat, vous ne connaissez pas les juges ? Ils ont prétendu mordicus, malgré l'évidence, que Faure avait provoqué des troubades, ... qui n'existaient pas !

Conséquemment, ils l'ont fait passer aux assises. Les andouilles auraient mieux fait de rester couchés. En effet, comme le copain est sous clé depuis sept ou huit mois, il avait une sacrée démangeaison au bout de la langue. Y avait longtemps qu'il n'avait fait de conférence, — ils lui en ont urni l'occase.

Et, mille bombes, ce jour là, y avait du populo, au Palais d'Injustice ! La salle était farcie comme un œuf.

Après le bafouillage du bêcheur, Faure a eu la parole. Il a mis carrément les pieds dans le plat et la sacrée religion patriotarde n'a pas été à la noce ; en un tour de main il l'a dépotée ! Turellement, le chef du comptoir lui a coupé la chique ; ça n'a pas empêché le copain de finir galbeusement : « La vérité est, qu'il a terminé, que l'armée a surtout pour mission de défendre les intérêts des classes privilégiées... Si au lieu de tirer sur la foule, à Fourmies, les soldats eussent tiré sur le commandant Chaput, au lieu de 14 cadavres on n'en aurait eu qu'un... »

Les douze jurés s'enfilent en rang d'oignon dans leur salle et en reviennent au bout de dix minutes avec l'acquittance de Sébastien Faure.

Ohé, les camaros, n'allez pas croire que c'est la seule chouette besogne dont aient accouché les jurés d'Aix. Ils ont ensuite acquitté Peduzzi, un bougre à poil qui, sans être anarcho d'idée, l'est de tempérament. En son temps, j'ai raconté le riche coup du gas : en janvier dernier, foutu à la porte du baigne à bougies de Fournier, à Marseille, il se posta à une croisée, et pour se venger foutit deux coups de fusil dans la carcasse d'un contre-coup.

Turellement, si on s'en tenait au sentiment des bons bougres, y avait pas là de quoi fouetter un chat. En effet, quel est celui qui, au lieu des têtes de pipes, n'aimerait pas mieux reluquer aux tirs des foires, les gueules des contre-coups ?

Mais, nom de dieu, les grosses légumes pensent autrement : ils trouvent ça abominable !

Aussi, c'est rudement espatrouillant de voir des bourgeois acquitter un gas qui a pris pour cible son contre-coup, — et qui s'en flatte, nom de dieu !

Car, faut le dire, Peduzzi n'a pas deux liards de repentir : à la jugerie il n'a pas pleurniché comme un veau, il a été crâne.

A quoi attribuer cette bienveillance des douze potirons et des juges pour un watreneur ?

Y aurait rien de drôle à ce que le trac d'une petite marinite, ou de quelque chose d'approchant, y soit pour un peu. En effet, Peduzzi est cor-e et il a promis la vendetta, et son frangin aussi, — car il a un frangin !

La vendetta, c'est pas de la couille en bâtons, — dans un cas pareil, c'est de la solidarité, nom de dieu !

Turellement, on ne voulait pas acquitter le gas sans donner un motif, si baroque qu'il soit. Pour lors, on l'a fait passer pour fou.

Le truc n'est pas nouveau. Chaque fois qu'un zigie d'attaque étripe son contre-coup, son singe ou un salaud de la haute, il est fou !

Heureusement, le populo n'est plus assez gourde pour se laisser monter le bourichon avec de pareils boniments.

A preuve, c'est qu'à Marseille, les prolos ont tous applaudi à l'acquittance de Peduzzi.

Le malheur, sacré pétard, c'est que cette belle chiasse qui prend les grosses légumes au ventre ne s'est pas encore assez généralisée. Y a des jean-foutre qui, voulant faire les craneurs, se montrent salement rossés quand ils ont un anarcho dans les griffes.

Ainsi, à Nantes, les marchands d'injustice viennent de foutre six mois à Borda, un copain que ne pouvant condamner pour autre chose, ils ont salé comme vagabond.

Six mois pour vagabondage, c'est raile ! Le tarif moyen est de 15 jours.

Depuis quelques mois, où il s'était mis à jaspiner dans les réunions de la région, Borda était traqué comme un renard. Dès qu'il avait de l'embauche, un roussin s'amenaient chez le singe et le gas était saqué illico.

Ajoutez à ça, qu'ayant plus d'une fois rivé le bec aux socialos à la manque, ces fumistes lui en voulaient à mort : ils le mouchardaient eux-mêmes, s'épatant qu'on ne le coffre pas, puisqu'il les gênait.

Maintenant ils jubilent ! D'ici six mois ils n'auront pas à craindre son bagout.

Borda a été arrêté, un soir de l'autre semaine, sans rime ni raison, vers les huit heures, à Nantes, où il était arrivé la veille. Les vaches de l'injustice l'ayant dans les pattes, l'ont trouvé bon à garder.

Encore une infection du même tonneau, qui s'est passée à Alger : Au 1^{er} Mai, après les arrestations, trois anarchos furent expulsés, un italien, un espagnol et un suisse.

Ce dernier, le copain Morlaix, resta trois mois en prévention. Son patron, le directeur de l'usine à gaz, le réclama plusieurs fois, vu qu'il l'estimait beaucoup.

Rien n'y fit ! Et sans que personne ait pu le voir, on le dirigea sur Marseille où il resta coffré 15 jours. Bref, après un mois de trimballement, on le débarqua en Suisse.

Comme on lui avait gardé son livret d'ouvrier et ses autres papiers, il les réclama au parquet. Ne recevant rien, il s'en revint à Alger et allant tout de go chez le procureur général, il lui dit : « Vous ne voulez pas m'envoyer ce que vous m'avez filouté ; je viens de Suisse le chercher. »

Le procureur fut bougrement épaté : « restez tranquille, travaillez et on ne vous fera rien », qu'il lui dit.

Comptant là-dessus, Morlaix retourna chez son ancien patron. Mais les promesses des juges, ça ne vaut pas une merde de chien. L'autre semaine, les roussins l'ont choppé et il a ramassé quinze jours de prison pour infraction à son arrêté d'expulsion. Après quoi il va être de nouveau trimballé en Suisse.

Des copains ont voulu lui porter du linge, mais les juges ont répondu que

c'est défendu, vu que c'est un anarcho. Ni ses amis, ni son patron n'ont pu le voir! Il est au secret, en attendant qu'on le traîne encore pendant un mois pour le ramener en Suisse.

Après ça, nom de dieu, y a de quoi savoir à quoi s'en tenir sur les crapuleries des vaches de l'injustice!

L'OPINION DES SERGOTS

Crédieu, je vas en boucher un coin à plus d'un camaro, en m'occupant de cette racaille.

Excusez-moi, les amis! Ce que j'en vas dire ne prouve nullement que je les ai à la bonne. Ce que j'en fais, c'est tout simplement pour prouver par un exemple de plus que la garce de société actuelle s'effrite par tous les coins.

A telle enseigne que ses chiens de garde montrent les dents et rognent dur.

Les copains ne sont pas sans savoir comment se recrutent les sergots: autrefois c'était la fine fleur des crapules qu'on embauchait; fallait avoir tué père et mère, — ou tout au moins en être capable, — pour être admis.

Aujourd'hui, y a plus guère que la brigade centrale qui soit restée à la hauteur. Pour ce qui est des autres, on les recrute comme on peut. Il l'a bien fallu, nom de dieu! Car, comme on a augmenté leur nombre d'une sacrée façon y aurait jamais eu mèche de dégouter pareille armée de bandits.

C'est principalement des anciens troupes, surtout des sous-offs, qui ont gagné le goût de la feignantise à la caserne; les types préfèrent s'en venir à Paris emmerder le populo, que rester au pays à cultiver les choux et les raves; — Ce qui, soit dit entre nous, serait bougrement plus utile.

Y en a quelques-uns aussi que la mistouffe fout dans la bande: ils aiment mieux se fiche sergots que de lamper leur dernier bouillon en pleine Seine.

Turellement, les birbes auraient-ils en entrant à la boîte, deux liards de jugeotte dans le ciboulot, ils ne sont pas longs à prendre les plis du métier.

En plus de la vacherie qui leur pousse rapidement, ils deviennent carottiers, empileurs, fricoteurs. A cela ils y sont un peu forcés, vu qu'ils ne gagnent pas des mille et des cents. S'ils ne truquaient pas, ils n'arriveraient pas à faire bouillir la marmite.

C'est même parce qu'ils sont souvent dans la purée, que par moments, y en a qui se souviennent qu'ils sont sortis du populo pour entrer dans la bande des souteneurs des richards.

Ceci dégoisé, j'en viens au fait: un copain, fouinard comme trente-six, s'est foutu dans le bobéchon de tirer les vers du nez aux flics et de leur faire cracher leur opinion sur la dernière dynamitade.

Le bougre ne s'est pas contenté d'en interroger un, — il a enfilé la douzaine:

« Ben oui, que tous lui ont répondu, c'est guère par goût qu'on fait notre sacré métier, — c'est par nécessité. Quoi qu'on dise, nous sommes plus du côté des ouvriers que du côté des riches. Aussi, que les marmiteux ne se trompent pas d'adresse et nous n'y trouverons pas à redire. Ou on ronchonne, c'est quand ils mouchent des nôtres, tandis qu'ils ont visé les grosses légumes... » (1)

C'est comme je vous le dis, les camaros! Si espatrouillant qu'il vous paraisse, le boniment que je vous débite est garanti pur jus, — comme disent les marchands de picolo.

Oui, mille tonnerres, quand ils ne craignent pas de dire leur sentiment, les flicards ne voient pas les dynamitades aussi de travers qu'on le suppose.

Et ça se comprend, nom de dieu!

Comme me disait le gas: « Dans le tas, j'ai interrogé un sergot qui moisissait devant une porte, faubourg Montmartre.

— Eh là, que j'y demande, quoi que tu inspectes sur le trottoir?

— M'en parle pas! J'inspecte que des anarchistes n'introduisissent pas de petite marmite dans la baraque, attendu qu'il y a un bureau de placement à l'entresol.

— T'udieu, je te souhaite du plaisir!

— Merde, alors! Quand je songe qu'à mon arrivée à Paris j'ai été me faire voler dans un guépier pareil... Oui, on m'y flouta vingt francs! Ah bien, si je savais la gueule qu'a un anarchiste avec sa marmite, ma parole, je crois bien que je tournerais la tête de l'autre côté pour pas le gêner!... »

MANIFESTANCE A LONDRES

Dimanche dernier y a eu un meeting à Trafalgar Square pour protester contre l'extradition de Francis. Comme il était emmanché par des anarchos, la gouvernance a fait des rosseries.

Sur la place, une chiée de sergots bousculaient les bons bougres qui radinaient en foule. Mais, dispersés d'un côté, les gas se groupaient d'un autre. Si bien que de 3 à 4 h., Trafalgar était noir de monde.

Quand Louise Michel est arrivée, les roussins lui ont sauté dessus et l'ont trimballée au poste. Là, elle a déclaré au quart-d'œil qu'elle était venue pour exprimer sa sympathie à Francis et protester contre son extradition.

Y a qu'un anglais et un français, qui ont pu jaspiner un brin, chacun de son côté.

L'anglais a pu faire adopter une motion désapprouvant l'extradition.

Le français, Guérin, a déclaré que s'il arrivait malheur à Francis, on se chargerait par un procédé révolutionnaire très efficace de faire regretter leur conduite aux Jean foutre de Londres.

(1) A ces flics ronchonners, je répondrai que leurs copains qui ont été éraillés rue des Bons-Enfants, n'avaient qu'à laisser la marmite en place, avenue de l'Opéra... Au lieu de ça, ils l'ont trimballée et farfouillée!



Cré cochon de bondieu, je sais pas si j'en prendrai l'habitude, mais voilà quelques jours que je reluque dans les quotidiens les bafouillages des types de l'Aquarium. Et foutre, c'est pas de ces plus propres, ces jours-ci!

Ils ont fait un potin d'enfer au sujet du grand pouf du Panama, où quinze cents millions sont passés au bleu. Il paraît que 150 bouffe-galette se sont laissés graisser la patte.

Ce qui m'épate, nom de dieu, c'est qu'il n'y en ait que 150! Sûrement, le pot aux roses va se découvrir... et tous auront touché!

Quel barouffe, les premiers jours! On aurait cru qu'il allait pleuvoir des gnons, tellement les dépotés étaient en furie. Macache, les salopiards ont plus de gueule que de biceps.

Mais, bondieu, je ne veux pas empiéter sur les plates-bandes de l'aminche Peinard. Il va sûrement leur dire leur fait aux estampeurs du Panama. Je veux seulement parler des petits panamas, — de ceux qui ont ratiboisé tous les picailions des campluchards:

Il est passé un temps, une vingtaine d'années à peu près, où ça se fricottait assez bien. Les années se succédaient plus bonnes l'une que l'autre; le commerce tirait, le travail marchait à la ville, la récolte se vendait à peu près bien, — ça ronflait coussi coussa, mille dieux!

Au moins on pouvait boulotter à sa faim, lier quelque riche coup, — si on ne foutait pas des monacos de côté.

Pour ce qui est de ça, bibi n'a jamais trouvé le joint: mais, cré pétard, tous ne sont pas bâtis de la même roche! J'en connais plus d'un qui, dans son bas de laine, empilait des jaunets.

Turellement, dans leur envie d'amasser ils s'esquintaient le trou du cul à trimer nuit et jour, et refusaient à leur ventre son comptant de boustifaille.

Mais, ça fait rien à l'affaire, vingt dieux! Le pauvre journalier ou domestique possesseur d'un petit sac d'écus, en attendant d'acheter un bout de terre, portait son magot chez le notaire... qui le plaçait chez un proprio avide de jouir du tout plein de la vie, — ou bien en profitait lui-même pour se donner du bon temps.

Ça n'a pas duré, vietdaze! L'ephyloxera s'est amené, puis la concurrence américaine; les mauvaises récoltes se sont suivies, — si bien qu'une propriété qui valait 20.000 balles en vaut aujourd'hui 5 ou 6.

Et comme sur une propriété de 20.000

balles y avait généralement dix mille livres d'hypothèque, ça fait que les premières seules ont quelques chances d'être payées.

Or, c'est toujours quelque richard qui se trouve en première hypothèque, — le pauvre couillon de paysan prêtant son petit pécule sur simple billet.

Qu'est-il arrivé? C'est que toute cette monnaie a passé en eau de boudin; — et pour finir, est venue la sacrée épidémie de la fuite des notaires!

Pécairé! Il est bougrement épatant le chiffre de ces salauds qui ont déguerpi en emportant la caisse... et y a pas de danger que la putain de police ait songé à les agricher.

Après les notaires on a eu les commis-voyageurs des grosses filouteries; des grînches qui, pour une pièce de cent sous ou une pistole, vous collaient dans les pattes un papier donnant un revenu plus fort que le capital.

La plus forte manigance de ce calibre était la garce de banque Macé-Berneau, qui berna tellement son monde, en promettant 180 pour cent, que dans des tas d'endroits des gas vendaient leur terre pour placer leur galette dans cet attrapenigauds.

Aujourd'hui, maquarel, roulés de tout bord, les types qui ont quatre sous de côté se méfient: « chat échaudé craint l'eau froide, » qu'ils ronchonnet, — et ils plaquent ça à la caisse d'épargne.

« Là, qu'ils dégoisent, nous n'aurons que le trois pour cent, mais du moins, un salopaud ne lèvera pas le pied avec. Mieux vaut petit intérêt et placement sûr. »

Cré couillons! M'est avis qu'ils se foutent le doigt dans l'œil jusqu'au coude et que les bougresses de caisses d'épargne, ça vaut pas mieux que les notaires, les Macé-Berneau et le Panama.

En effet, nom de dieu, où qu'est la garantie que donne le gouvernement? Dans la loufoquerie des contribuables.

Qu'un moment de trouille surgisse, que chaque déposant réclame sa braise, il sera pas foutu de vous rendre deux liards.

Si le gouvernement a inventé les caisses d'épargne, c'est parce qu'il est toujours à tirer la queue du diable; il gaspille tellement que plus il va, plus il s'endette.

Et pardienne, c'est les bandits de la haute banque qui seuls tirent profit du gaspillage, — pour ce qui est de nous, on ne fait que casquer.

Une supposition, que chacun de nous mette 100 francs à la caisse d'épargne, c'est 3 francs d'intérêt qui nous reviennent à chacun. Mais où donc que le gouvernement prendra ces trois balles? Dans l'impôt.

Or, c'est nous qui casquons l'impôt. Donc le gouvernement nous restitue d'une main ce qu'il nous a choppé de l'autre; seulement, comme il a de la glu aux pattes, quand il nous rend trois francs, c'est qu'il nous a volé dix balles.

Est-ce à dire qu'on ne flaire pas toutes ces crapuleries?

Que si, bondieu de bois! L'heure approche où les bons bougres se fatigueront de casquer l'impôt, — et ils aideront à la grève générale des gas de la mine et de l'atelier par la grève des contribuables.

Quoi que vous foutiez alors, pauvres niguedouilles, qui bêtasement renforcez l'Etat, non seulement avec l'argent qu'il vous prend de force, — mais encore avec celui que vous portez de bon gré dans ses caisses?

Oui, quoi que vous foutiez?

C'est pour garder une poire pour la soif, pour adoucir l'amertume de vos vieux jours, que vous économisez en vous serrant le ventre?

C'est peine perdue, cré pêtard!

Vos jaunets sont fricassés. Les richards et les marlous de la gouvernance les étouffent si bien que vous n'en reverrez jamais la couleur.

Si bien qu'à la fin finale il ne vous en restera que vos deux quinquets pour pleurer et le fusil de toile pour y coller le pain de vos vieux jours.

Mille pêtards, c'est pas du tout le vrai chemin! Il n'y a que le grand chambardement pour dégouter le bonheur de notre vieillesse et un chic avenir pour nos fistons.

Donc, si nous avons la veine de garder quelque piécette, au lieu de la foutre dans les pattes de la gouvernance, — employons-la à instruire nos frangins dans les idées anarchotes...

Oh, que ce serait rupin, si, dans les villages, les campluchards se foutaient à refuser les rentes, les impôts, le service militaire et tout l'abominable fourbi...

Ça viendra, mille bombes!

Et pour pousser à la roue, formons des groupes libres, faisons de la belle ouvrage, et tenons-nous sur le qui-vive afin d'être prêts à prendre la succession des richards.

Ainsi soit-il, nom de dieu!

Le père Barbassou.

COUPS DE TRANCHET

Y a belle lurette que je serine que l'Assistance publique n'a jamais assisté que les grosses légumes.

Voici qu'on vient de sucrer deux opportunnards rupins, un nommé Giroust, et Prévost, son caissier: ces deux merles administraient la caisse de l'Assistance du XI^e arrondissement.

Ils tenaient leurs livres en partie trouble et barbotaient tellement, — et avec si peu de précautions que les juges ont été forcés de les foutre au clou.

Bien à regret, turellement! D'ailleurs on ne leur fera pas de bobo et y a pas de pet qu'on les fasse dégorger.

Faut être au sac pour prier Dieu.

C'est comme je vous le dis, foutre!

Les raticions ne se donnent des airs de défenseurs des pauvres, qu'à condition que ça leur rapporte. Sinon, macache!

Tous les hivers, une floppée de reflieurs de comète s'enquillent dans l'église Eustache, près des Halles, et dans les coins noirs, ils

roupillent (ouissi-coussa, réchauffés par le calorifère.

Turellement, tous les hivers, le quart d'œil du quartier, prévenu charitablement par les cléricochons, s'amène au bon moment et fait conduire au Dépôt la bande des purotins.

En moins de quinze jours y a déjà eu deux rafles.

Quelle kyrielle de suicides ou de morts de faim!

Rue des Apennins, c'est la mère Guittard, une vieille de 81 ans, qui s'est toutue par la fenêtre. Cause: la misère!

Passage d'Angoulême, un pauvre bougre de ciseleur sans turbin s'est axphyxié.

Rue Saint-Dominique, c'est un bistrot qui ayant ses affaires en mauvais état s'est accroché à un clou.

Rue Dulong, une femme mariée qui réclamait le divorce s'est pendue par détresse disent les quotidiens. Détresse ou misère, ça me semble kif-kif!

Dans les couloirs de la mairie du XII^e, un mécanicien, sans turbin à la suite de maladie, est tombé d'inanition. Il attendait un secours. On lui a fait licher un bouillon et l'Assistance publique lui a donné quarante sous.

Après quoi, on l'a fait reconduire à sa turne!...

Je m'arrête, quoique la liste soit bougrement loin d'être complète!

Tandis que les malheureux se laissent mourir, les richards se gavent comme des porcs. Ça durera-t-il?

EN NORMANDIE

Rouen, le 26 novembre 1892.

Mon vieux Peinard, je te prie de coller nature le flinche que je vais dégoiser. C'est pas de la merde de chien, c'est sur les mœurs et l'abrutissement du populo:

De partout, on parle beaucoup de Rouen et de son industrie cotonnière; eh bien, moi, normand pur sang, je pouvons t'affirmer qu'il n'existe aucune fabrique au sein de la ville, — à part la fabrique des cléricochons, qui s'appelle la cathédrale de Rouen; c'est une bâtisse qui s'élève dans les airs comme Sadi-Créatin se dresse dans son col.

Oui, il y a une chiée de bagnes, mais ils sont disséminés dans la région kif-kif Saint-Denis, Levallois, Clichy, Puteaux et autres, autour de ton putain de Paris.

Il y en a tellement que c'est à vous faire roter des ronds de chapeaux et vomir des tuyaux de poêle.

Eh bien, dans ces patelins où grouille le populo et où l'industrie est bougrement florissante, la mistoufle ronge les trois quarts des familles des prolos.

Les usines ne sont que des filatures, tissages, teintures, graserie et imprimerie; y a même des fonderies, surtout une, qu'on appelle *au Plomb*, et qui occupe plus de neuf cents ouvriers. Pour tout dire d'un mot, plus de soixante mille prolos turbinent dans ces bagnes infects, tenus par des voleux et des caleux de premier rang.

Dans beaucoup de ces chiourmes on n'occupe que des jeunes gonzesses, depuis douze et même onze ans. Moi, je pouvons l'affirmer j'avons vu cela à Darmétal, dans un bague qui a pour patron un vieux jé-

suite aussi blanc que les pièces de cent sous qu'il vole en amendes à ses esclaves. Si dans ces bagnes à flature et à tissage, les singes occupent surtout des gosselines et des femmes, c'est parce qu'il est plus facile de les plumer. En effet, les pauvres bougresses turbinent 12 et 13 heures d'affilée pour 25 ou 30 sous par jour. Et c'est le maximum, nom de dieu ! En plus de cela on leur inflige des chiées d'amendes qu'elles subissent toutes en baissant la tête, — tellement elles sont abruties par l'exploitation, par l'ignorance et par la siccité (c'est-à-dire l'alcool).

Les prolos ne sont pas moins avachis : eux aussi subissent les engueulades des contre-coups, les diminutions de salaire ainsi que les amendes qu'on leur colle.

Ainsi, pour te prouver qu'ils sont aussi couillons que la lune je vais te conter une histoire qui s'est passée dernièrement à Darnétal, petit patelin à 4 kilomètres de Rouen, et où, sur 7.000 habitants y a 6.000 prolos.

Turellement, y a une chiée de bagnes. Y en a un qui a pour singe un jean-foutre riche à deux millions nommé Boulouze.

Un riche fleu y turbinait tant bien que mal, gagnant juste ses quarante sous par jour. Ça aurait duré ce que ça aurait duré... si un contre-coup n'avait pas un beau jour foutu une tâche d'huile sur sa marchandise.

C'est le prolo qui a dû gober la sauce : le directeur fait appeler au bureau le jeune zigou et parle de lui retenir la façon de sa coupe ; — c'est-à-dire qu'il voulait lui estamper 4 francs.

Le gas pas couillon, commence à rouspéter ferme et tape si fort sur la table qu'il renverse l'encrier : « Puisque c'est ainsi, je vous emmerde, vous et votre règlement, qu'il gueule au singe. Vous allez me régler illico et me rembourser les quarante sous d'amende que vous m'avez barbotté l'autre soir... »

L'engueulade a duré un beau temps, nom de dieu ! Et pour finale il a dit à l'exploiteur : « Sale voleur, vous avez de la veine d'avoir à faire à une bande d'avachis !... »

Tu vas croire, père Peinard, que le petit gas exagère ? Eh bien, non ! A preuve la réflexion des prolos normands, après son départ.

Ils l'ont traité de fou ou d'imbécile !... A quand la Sociale ?

Un jeune trimard.

Tu roignes, fiston, t'as de l'impatience ; tu voudrais que le grabuge final s'amène à la vapeur.

Y a pas que toi, nom de dieu !

Seulement, tout en constatant que les prolos sont plus pochetées qu'il ne devraient, faut pas leur jeter la pierre.

Hélas, ils sont les victimes et non les coupables !

Donc, plus tu les verras gourdiflots, — et si tu pars sur ton tour de France, t'en reluqueras de tous les calibres !... Je disais donc : plus tu les verras gourdiflots, plus tu devras les plaindre et tâcher de leur dégrasser le ciboutot.

Par contre, ça devra grandir ta haine contre les coupables, qui sont, j'ai pas besoin de te le seriner, toute la maudite racaille de la haute : curés, juges, patrons, gouvernants.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

SALE EXPLOITEUR

Grenoble. — S'il y a un patelin où les patrons méritent qu'on leur fasse une conduite de Grenoble, c'est évidemment celui-là.

D'autant plus, nom de dieu, que quoique la principale industrie soit la ganterie, les jean-foutre ne mettent pas des gants pour exploiter leurs prolos.

A preuve ce grand chinois de Fay qui fait pleuvoir les amendes sur les pauvres bougresses qu'il emploie. C'est des retenues pour l'entretien des machines, pour des gants tachés, etc... Si bien qu'à la fin de la quinzaine y a pas gras à toucher.

Pour l'aider dans sa sale besogne il a une carne de contre-maîtresse qui en passe par où il veut.

Cré pétard, quand donc les bonnes bougresses comprendront-elles qu'elles feraient mieux de trousser les jupes de cette vieille toupie et lui administrer la fessée qu'elle mérite ?

Pour ce qui est du patron, elles pourraient par la même occasion lui prendre mesure.

SACRÉS FUMISTES

Cherbourg. — Dernièrement les bouffe-galette de l'Aquarium ont fait semblant de s'occuper du sort des ouvriers.

La raison est facile à deviner : les élections ont lieu l'an prochain ! C'est le moment de peloter le populo.

Ce qu'ils cherchent, c'est à nous foutre de la poudre aux yeux, avec des lois qu'on n'applique jamais.

Oh là là ! Si on voulait dénicher toutes les lois favorables aux ouvriers, on en trouverait plein un sac. La belle jambe que ça nous fait : on ne les appliquera jamais !

Ainsi, y a une loi qui date de 1848, qui fixe à 12 heures le maximum de la journée de travail. Cré pétard, si Sadi Carnot recevait autant de coups de pied dans le cul qu'il m'est arrivé de fois de faire plus de douze heures pour un patron, il pourrait se faire pommader les fesses.

Et il en sera ainsi, tant qu'il y aura des lois : c'est d'un autre côté qu'il nous faut chercher l'amélioration.

Je disais donc que les dépotés ont accouché de lois ouvrières. Y en a une entre autres où ils disent qu'il est défendu aux patrons de foutre des amendes à leurs prolos. Turellement ils ont laissé une échappatoire par où les exploiters pourront se foutre de la loi.

Si c'était pas du battage, l'Etat commençait à pratiquer sur ses ouvriers ce qu'il veut imposer aux patrons. Il n'en fait rien, nom de dieu !

A preuve, à l'arsenal de Cherbourg, les contre-coups foutent des amendes à tire-larigot. Et, ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère : des fois, c'est la paye d'une journée entière qu'ils ratiboisent !

Or donc, faudrait être aussi trou du cul que la lune pour gober que la gouvernance va imposer aux patrons ce qu'elle ne pratique pas elle-même pour ses esclaves.

A QUAND LA FIN ?

Nancy. — A la suite du placardage des chouettes flambeaux que les copains ont lu dans l'avant-dernier numéro, les marchands d'injustice se sont foutus en campagne.

Ils ont commencé par faire une quinzaine de perquisitions à Nancy ; puis ils sont allés à Dombasle, pour arrêter les camarades Prudhomme, Meunier et David.

Les deux premiers seuls ont été sucrés sur le chantier où ils travaillaient ; quant à David, il s'était tiré en flûte et n'a été arrêté que quelques jours après.

Turellement, il a fallu les refoutre en liberté : les roussins ont fait chou-blanc, — quèque chose de pommé, nom de dieu !

Ainsi, ils accusaient Meunier d'avoir dans une réunion de 17 bons bougres, tenue le 6 novembre, approuvé carrément l'explosion de la rue des Bons-Enfants, et prêté que c'était le commencement d'une série.

Or, l'explosion n'a eu lieu que le 8 !...

Le seul résultat de ces crapuleries a été de faire saquer les trois copains, par leur patron, des Soudières de la Meurthe.

C'est pas ça qui leur foutra au cœur l'amour des grosses légumes, — au contraire !

Le rigouillard de l'histoire, c'est les bafouillages jusqu'à plus soif des quotidiens : ils sont effarouchés de voir dans une ville-frontière des gas qui n'en pincent pas pour se casser la gueule avec les Allemands. — et qui, de préférence, cogneraient sur les jean-foutre, sans distinction de patrie.

COMMUNICATIONS

PARIS. — Soupe-Conférence. — Dimanche 11 décembre, salle Favié, 13, rue de Belleville :

A midi, distribution gratuite de 5.000 soupes.

A deux heures, grande réunion publique et contradictoire. Ordre du jour : La Misère et ses conséquences.

Les compagnons sont invités à venir exposer nos idées aux meurt-de-faim et les compagnes à leur servir la soupe. Celles qui voudront bien aider sont priées de se trouver à la salle Favié à 11 heures du matin.

— Le groupe des travailleurs communistes-anarchistes du XII^e organise pour le dimanche 4 décembre, une grande réunion publique au profit des familles des détenus politiques, salle Mazin, 166, rue de Charenton, place Rambouillet, à deux heures précises.

Ordre du jour : 1. La guerre sociale contre la bourgeoisie gouvernementale et capitaliste.

2. La loi nouvelle contre la presse anarchiste.

3. *Le Panama* : La bourgeoisie aux prises avec la juiverie financière ; un Parlement vendu ; les escrocs du grand monde.

4. Nécessité d'une révolution sociale implacable.

Les députés et conseillers de l'arrondissement sont spécialement invités.

Entrée : 20 centimes.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier ; et le dimanche salle d'Apollon, 25, rue de la Gaité, de 3 à 6 heures.

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire, tous les mercredis et samedis, 65, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

— Soirée familiale donnée par le groupe *les Libertaires de la rive gauche*, le dimanche 4 décembre, à 9 h. du soir, salle Messiez, 127, rue Mouffetard, au bénéfice de la propagande. Une causerie sera faite par un compagnon du groupe sur la propagande par le fait.

Le groupe ne se réunira pas comme d'habitude de 3 à 6 h. rue de la Gaité.

— Les *Egax Club* libre d'études sociales des XI^e, XII^e et XX^e. Réunion publique et contradictoire le lundi 5 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Constant, 98, rue des Boulets, près la rue Charonne. Les scandales du Panama et la loi contre la presse.

Pour paraître dans les premiers jours de janvier 1893 *La Libre initiative*, organe international de propagande anarchiste paraissant tous les mois. Adresser tout ce qui concerne *La Libre initiative* aux compagnons Petitjon, 2, rue d'Alembert à Montreuil-sous-Bois, et Job, 8, impasse de la Loi, Paris-Charonne.

Amiens. — Tous les dimanches, de 5 à 7 h. du soir, réunion, 64, rue du faubourg de la Hotoie. Tous les premiers et troisièmes dimanches, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

— *La Révolte* et le *Père Peinard* sont en vente à la librairie Richard, 27, rue de la Hotoie.

Roubaix. — Réunion des anarchistes de la ville et des environs, tous les samedis à huit heures du soir et les dimanches à six heures du soir, au local habituel, 144, rue d'Inkermann.

— Cailliez, 93, rue de Naples, crie le *Père Peinard* et porte à domicile.

Nancy. — Les anarchistes de Nancy et des environs sont invités d'urgence à la réunion qui aura lieu le samedi 3 décembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à Matzéville.

Ordre du jour : la situation.

Argenteuil. — Les lecteurs du *Père Peinard* sont priés de venir discuter le dimanche 4 décembre chez le marchand de vins remplaçant Delcroix.

Saint-Ouen. — Réunion, samedi 3 décembre, pour la formation d'un groupe de la banlieue environnante, à 8 h. 1/2 du soir, aux Bosquets fleuris, 6, avenue des Batignolles.

Levallois-Perret. — Dimanche 4 décembre, conférence, soirée artistique, bal et bataille de fleurs, à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue de Gravelle.

Agen. — Les camarades d'Agén viennent de faire tirer 10.000 exemplaires de la brochure *Entre Paysans*, de Malatesta; pour faciliter la propagande par l'écrit, ils mettent la brochure en vente ainsi :

10 exemplaires.....	0.75	franco
25 —	1.75	—
50 —	2.75	—
100 —	5.00	—

Adresser demandes et fonds au compagnon Blouin, kiosque du Marché, Agén.

Toulon. — Tous ceux qui voudraient correspondre en vue de la propagande révolutionnaire anarchiste n'ont qu'à écrire au compagnon Jules Delaporte, chez Canépa, rue Alezard, Toulon.

— Le *Père Peinard* est en vente chez tous les libraires et marchands de journaux de la ville et du faubourg. — Dépôt central chez M. Rampal, rue Neuve, 43, Toulon.

Saint-Etienne. — Le groupe anarchiste de Bellevue se réunit tous les samedis à huit heures et demie du soir et le dimanche à deux heures, rue des Moulins, angle de la rue de Champagne.

Alger et la banlieue, dépôt central du *Père Peinard* chez Amédée Geneste, marchand de journaux, 31, rue Bab-el-Oued.

Domarain. — Tous les camarades de la Grive, Bourgoin, La Tour-du-Pin et les environs sont invités à une soirée familiale, tenue chez Guillot, cafetier, route de Lyon, de 6 heures du soir à huit heures, le dimanche. Prière aux camarades d'amener leurs copies.

— En vente chez Guillot, le *Père Peinard* et toutes les publications anarchistes.

Lille. — Dimanche, à 11 heures du matin, réunion de tous les copains de Lille et des environs rue Wazemmes, 75, à la réunion des garçons boulangers.

— Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Albéric Poissonnier, 55, rue Saint-Sauveur.

Alger. — Le groupe la *Jeunesse Révolutionnaire* va prochainement faire paraître le journal *La Marmite Sociale*.

Pour tout ce qui concerne le canard écrire à Chapoton, Tournants Rovigo, 30, Alger.

Nantes. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Leteyssier.

Marseille. — Toutes les publications anarchistes et socialistes, journaux, brochures et chansons, sont en vente chez Marius Gauchon, kiosque du Cours Belzunce.

Le Havre. — Hamelin, 16, rue des Viviers, crie le *Père Peinard*.

Damery. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

PETITE POSTE

G. Trélazé — C. Villefranche — D. Calais — G. Nevers — D. Maromes — A. Damery — D. Alger — B. Brest — M. Chantenay — D. Saint-Remy — A. D. Paris. — B. Sivrey — L. Hénin-Liétard — G. Châlons — C. Couhé — B. Issoire — G. Cette — G. Saint-Nazaire — A. Grande Combe — F. Amiens — B. R. Limoges — H. Aix-en-Hotte — H. Havre — A. Damery — O. Firminy — Z. Nice (2) — C. Braux — L. Blamont — F. Pamiers — F. Troyes — R. Amboise — D. Vienne — P. Lille — C. Roubaix — P. Bordeaux — G. Trélazé — S. Cette — R. Farges, reçu galette, merci.

D. — Non, le port n'est pas compris dans le prix des brochures.

Raoul d'Enfer, Nantes. — Tu retardes, mon vieux ! Le temps de la politique est bougrement passé ; ce qu'il faut maintenant c'est s'occuper de la question Sociale et de la guerre des prolétaires contre les richards.

H. E., Bourg. — N'avons pas reçu les timbres ; barbottés en route. ...

— Delalé prie le copain Courtois de lui redonner son adresse qu'il a brûlée par mégarde.

— Les compagnons de Casteljoux demandent à rentrer en relations avec ceux de Villeneuve-sur-Lot et de Barbaste. Ecrire à Beaujardin, maçon à Casteljaloux.

— Un compagnon qui a assisté au mois de mai à deux réunions à Puteaux a prêté deux volumes ; il demande l'adresse ou un rendez-vous avec le compagnon à qui il les a prêtés. Réponse par le journal.

Gantier anarcho : envoie tes babillards ; faut jamais rater l'occasion d'astiquer les fesses des exploités.

— Le compagnon S. Sauve, d'Aix, accuse réception des brochures et des chansons envoyées par le compagnon Maurice, de Marseille, pour la propagande.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égareront en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés : A l'Administrateur du *Père Peinard*.

EN VENTE aux bureaux du « Père Peinard »

Chansons avec musique, à deux ronds pièce : Le père Peinard au populo. — Y a rien de changé. — Les grands principes, je m'assois dessus. — Faut plus de gouvernement. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Les Conscrits insoumis. — Ce que nous voulons. — La Mort d'un Brave. — Le Chant des Peinards.

Chansons à un rond : Je n'aime pas les sergots. — Germinal. — Le député en blouse. — La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble). — Comme c'est bon la vie. — Le Père Duchesne. — Prise de possession. — Le Chant des Trimardeurs. — Les Briseurs d'images. — Les Pieds-Plats. — Debout frère de misère.

Bons bougres, demandez à votre bistrot un verre de *Dynamite*.

Rien de tel après le boulot : ça fait digérer chouette, — et en même temps ça maintient au cœur la haine des bourgeois.

Si le troquet ne sait pas où se vend la *Dynamite*, engueulez-le et dites-lui que pour trois balles, plus les frais d'octroi, il en aura un litre. Il n'a qu'à adresser sa commande au fabricant :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne)

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du *Père Peinard*, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

Jolie garce, Madame Civilisation !



« ... IL EST ROUGE MON SABRE, CAR J'AI TUÉ BEAUCOUP... »
(Extrait d'une lettre d'un galonnard que les Dahoméens ont escouffé.)